

# LE BOUVIER ET LA TISSERANDE

(2<sup>ème</sup> version)

---

**E**n Chine, depuis les temps reculés, on raconte l'histoire des amours de Zhi Nü, la Tisserande et de Niu Lang, le Bouvier. Le premier texte attesté où l'on trouve un poème relatant cette histoire est le Shijing, le Classique des vers, une anthologie de la poésie chinoise rassemblant des textes qui vont du XI<sup>e</sup> au Ve siècle av. J.-C. Provenant de la Plaine centrale (les royaumes occupant le nord et le sud de la vallée du Fleuve Jaune), c'est l'un des rares textes de l'Antiquité chinoise à avoir survécu à la destruction des livres opérée par l'empereur Qin Shi Huangdi après son accession au pouvoir en 221 av. J.-C. Grâce à ceux qui connaissaient ces ouvrages par cœur, ils ont pu être reconstitués de mémoire quelques siècles, sous les Han, plus tard... !

Au cœur de l'Empire du Milieu, la grande terre de Chine, dans la plaine Centrale de la vaste vallée du fleuve Jaune, il y avait une petite maison flanquée d'une étable et d'un lopin de terre. C'est là que vivait un jeune orphelin nommé Niu Lang et son buffle. L'animal était pour lui comme son père, sa mère, son frère et sa sœur. C'est dire s'il l'aimait, son buffle et s'il en prenait soin. C'est sans doute pourquoi, dans le pays, on avait surnommé le garçon Le Bouvier.

Juste au-dessus s'étendaient le palais céleste et l'immense domaine de la Grande Déesse. Elle avait sept filles qui toutes tissaient et brodaient les somptueux brocards dont se vêtait la Grande Mère. Mais, Zhi Nü, la plus jeune, était la plus sérieuse et la plus talentueuse. C'est pourquoi elle était chargée de tisser les nuages, les merveilleux nuages qui apportent la pluie et la prospérité. On l'appelait La Tisserande.

Elle travaillait sans relâche. Sa seule distraction, c'était de regarder par les fenêtres du céleste palais, vers la Terre. La Terre où les sept princesses n'avaient pas le droit de descendre. Zhi Nü se contentait donc de regarder, fascinée, les humains dans toutes leurs activités. Le moment que la petite princesse du ciel préférait, c'était le soir, quand tous rentraient dans les maisons et que l'on allumait la lampe derrière le papier huilé qui obturait les fenêtres. Zhi Nü aurait tant aimé savoir ce qui se passait le soir dans les maisons. Mais il ne fallait pas y songer. En parler seulement aurait suffi à susciter une colère terrible de leur mère, l'Auguste de Jade. Alors Zhi Nü se contentait de rêver.

Un soir de pleine lune, Première et Seconde sœur entrèrent en riant dans la chambre des plus jeunes : « Nous vous avons confectionné des vêtements de plume de cygne. Ce soir, la lune est pleine. Nous allons visiter la Terre. Venez vite ! Et surtout, ne faites pas de bruit pour ne pas éveiller notre mère ! »

Un moment après, les sept princesses du ciel se posaient doucement sur le bord d'un étang, enlevaient le costume qui leur donnait l'allure de grands oiseaux blancs en migration et sautaient dans l'eau tiède, en criant et riant.

Ce soir-là, comme Niu Lang apportait du foin à l'étable, le buffle lui dit : « Ne crois-tu pas qu'il serait temps de prendre femme ? »

– Je suis pauvre et n'ai aucune famille. Quelle jeune fille accepterait de me prendre pour mari ?

– Qui te parle d'une fille d'ici ? répondit le bœuf. Suis mes conseils et tu auras la plus merveilleuse des épouses. Niu Lang obéit. Il se lava et s'habilla de neuf. Puis il s'en alla au bord de l'étang, se cacha derrière un buisson et attendit. La pleine lune se leva et vint se refléter dans l'eau calme de l'étang.

Soudain, un bruit d'ailes se fit entendre. Niu Lang vit d'étranges oiseaux blancs s'abattre sur les rives et se transformer en filles. Il les vit se dénuder et glisser dans l'eau tiède. Alors vite, sans faire aucun bruit, il prit le vêtement de plume qui était le plus près de lui et courut le cacher dans sa maison. Quand il revint au bord de l'étang, six des jeunes filles, rhabillées, s'apprêtaient à s'envoler.

– Vite ! Zhi Nü ou notre Mère va nous surprendre !

– Je ne trouve plus mes ailes ! Je ne peux m'envoler ! cria la jeune fille, angoissée.

– Que tu es sotte ! Trouve-les vite et rejoins-nous ! Et les six grands oiseaux blancs s'envolèrent, l'abandonnant au bord de l'étang, nue et frissonnante, sous la pleine lune.

Niu Lang sortit de sa cachette. Quand vit la jeune fille si belle et si pâle, il eut pitié et s'écria :

– C'est moi qui ai pris votre vêtement de plume. Je vous prie de me pardonner. Si vous voulez bien attendre un instant, je cours le chercher.

Zhi Nü le regarda. C'était un beau jeune homme. La franchise et l'honnêteté se lisaient sur son visage. Mais surtout, surtout son regard éperdu, comme en adoration, la toucha. Elle sourit :

– Garde mon vêtement et fais en sorte que je ne puisse jamais le retrouver sinon, il arriverait malheur. Maintenant que tu m'as vue nue, il est juste que je devienne ta femme. Veux-tu être mon mari ?

S'il voulait ! Il n'osait croire en son bonheur. Et en effet, bonheur il y eut, pendant plusieurs années. Le temps pour elle de mettre au monde deux enfants, deux jumeaux, garçon et fille et pour lui de se croire le plus heureux des hommes.

Dans le grand Palais du ciel, l'Auguste de Jade ruminait sa colère. Elle regardait sans cesse vers la Terre, cherchant des yeux où sa fille pouvait bien se cacher. Mais la finaude enfouissait sa lumière divine dans son cœur et ne quittait la maison que la nuit, et encore. Mais après la naissance des enfants, cela faisait trois êtres célestes dans la petite maison. Difficile de le dissimuler longtemps aux yeux perspicaces de la Déesse. Une nuit, l'Impératrice du ciel surprit une lueur inhabituelle qui émanait d'une maison paysanne. Elle comprit immédiatement que sa fille s'y cachait et sans doute ses enfants. Mais comment l'obliger à revenir au ciel ? Elle eut l'idée d'envoyer un rêve au mari de sa fille et Niu Lang rêva...

Le lendemain matin, Zhi Nü et les enfants dormaient encore quand il se leva. Depuis la naissance des petits, sa femme semblait tellement heureuse, elle aussi, qu'il ne lui semblait plus nécessaire de cacher le manteau de plumes. Il avait décidé de le lui rendre comme preuve de sa confiance. Quelle idée ! Seul un rêve envoyé par la Grande Déesse avait pu la faire germer dans son esprit.

Quand Zhi Nü vit le manteau, elle devint livide et poussa un cri : « Pourquoi as-tu fait cela ? Je suis obligée de partir maintenant, je ne puis faire autrement. Adieu ! » s'écria-t-elle. Jaillissant des mains du jeune homme les ailes se fixèrent sur les épaules de la jeune femme qui s'envola par la fenêtre ouverte.

Niu Lang était atterré. Le chagrin lui tordait le cœur. Et voilà que les deux petits s'étaient réveillés et pleuraient en réclamant leur mère. Ne sachant que faire, le garçon alla trouver son buffle à l'étable. Il sanglota un moment sur le garrot de son vieil ami sans pouvoir prononcer une parole. Mais l'animal parla pour la seconde fois. Il dit : « Vite ! Il n'y a pas un instant à perdre. Choisis une perche de bambou bien solide. A chaque extrémité, fixe deux paniers assez grands pour y déposer les enfants. D'une main, tu maintiendras solidement la perche sur ton épaule et de l'autre, tu empoigneras ma queue quand je m'envolerai. Et surtout, ne lâche à aucun prix ! » Ainsi fut fait et quelques instants plus tard, le buffle, suivi de Niu Lang portant ses enfants, s'envola à la poursuite de la Princesse du ciel.

Mais ils avaient pris beaucoup de retard, la princesse avait déjà regagné le Palais céleste. Elle était désormais à nouveau sous le pouvoir et l'autorité de son Auguste Mère. Elle était redevenue la Tisserande. Voyant l'époux de sa fille, ce paysan, ce bouseux, ce gueux, s'approcher du palais, elle déchira de son ongle acéré la délicate matière de la voûte céleste et y traça un fossé profond aussitôt empli d'une eau tumultueuse. Désormais, un obstacle infranchissable séparait Zhi Nü de ceux qu'elle aimait. Niu Lang s'installa sur la rive opposée avec le buffle et les enfants sous les yeux de la Tisserande qui avait repris son travail.

Et le temps passa. Mais que vaut le temps de la Terre chez les Célestes ? Zhi Nü travaillait et Niu Lang et attendait. Mais leur chagrin était immense et leur patience à la mesure de leur peine. C'est ce qui finit par toucher la Grande Mère. Elle leur accorda donc la permission de se rencontrer une fois l'an, le septième jour du septième mois.

Cela vous paraît-il peu ? Mais que vaut le temps de la Terre chez les Célestes ?

Ce jour-là, toutes les pies de la Terre volent jusqu'à la Voie Lactée, portant dans leur bec les brindilles dont elles feront un pont afin que la Tisserande et le Bouvier puissent se retrouver. Et l'on dit que s'il pleut ce matin-là, ce sont les larmes de joie des deux époux et de leurs enfants.

Pendant cette nuit qui porte le nom de Qi Qiao Jie, une guirlande de fleurs est installée dans la cour de chaque maison. Toute femme de la maisonnée nouvellement mariée ou encore célibataire doit faire une offrande composée de fruits, fleurs, thé et poudre de riz à Niu Lang et Zhi Nü. Après la cérémonie, la moitié de la poudre de riz est jetée sur le toit et l'autre moitié partagée entre les jeunes femmes. D'ailleurs, elles s'acquittent avec bonheur de cette obligation car ainsi elles seront liées à Zhi Nü par la beauté et la féminité !

Cette coutume est encore en vigueur dans les régions du nord de la Chine. Mais pour tout le reste du pays, et

même au Japon, au Vietnam, en Corée, ce jour est la fête des amoureux, au même titre que la Saint Valentin chez nous. Elle est fêtée le septième jour du septième mois, c'est-à-dire vers la fin du mois d'août car le début l'année chinoise est variable. Cette nuit-là, les deux étoiles, Véga et Altaïr, des constellations de la Lyre et de l'Aigle sont au plus près, dans la Voie Lactée.

*Le Bouvier et la tisserande*  
Isabelle Sauvage